

HORS CHAMP

QUOTIDIEN DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU FILM DOCUMENTAIRE DE LUSSAS • SAMEDI 26 AOÛT 2006 • N°6



LIVRÉ AU DÉSERT

Le Cercle des noyés de Pierre-Yves Vandeweerd Plein Air

Comment filmer le passé au présent ? On pourrait avancer que l'image du film de Pierre-Yves Vandeweerd prend en charge le présent, alors que le texte, en voix off, assume le passé. De leur confrontation naît un lien et le présent se place comme un calque sur le passé.

L'évocation d'un cauchemar fait par le narrateur la veille de son arrestation, alors qu'à l'image un chameau est tué en silence, met le film sur la voie du rêve – peut-être le seul moyen de faire face à l'horreur. La distance ainsi obtenue crée l'universalité qui peut relier le propos du film aux camps nazis ou encore à la torture sous la dictature argentine. Le film retrace la topographie d'une des pages les plus sombres de l'histoire de la Mauritanie – celle de l'internement, entre 1986 et 1991, des membres du FLAM (Front de

libération africaine de Mauritanie) un groupe qui luttait pour que les noirs soient considérés comme des Mauritanien à part entière, dans l'ancien fort français d'Oualata, aux fins fonds du désert, près de la frontière avec le Mali. Le texte raconte à la première personne, en langue peule, calmement, sobrement, étape par étape, l'enfer vécu par les prisonniers : arrestation, garde à vue, procès sommaire, transfert à Oualata ; faim, soif, maladies, travail forcé, isolement. "L'ouïe devient très fine", dit la voix – les battements d'ailes d'une chauve-souris, la radio d'un garde, deviennent les seuls moyens de prendre conscience d'une vie ailleurs, ce que le film traduit en alternant son direct et asynchrone, silence du désert, bruit du vent.

Le cinéaste a repris la route de Nouakchott jusqu'à Oualata : km 90,

km 459, km 713, km 913, km 1283. Et l'image montre en noir et blanc les lieux des exactions : la route ensablée, les voitures et camions, une tente déchirée, quelques rares silhouettes, des arbres... Oualata : un bloc rectangulaire érigé en haut d'une colline en plein milieu du désert. Autour : des chameaux, des ânes, quelques nomades au loin et, toujours des tempêtes de sable. La caméra entre dans le fort, à la rencontre de son garde actuel, seul homme à être approché.

Composée de longs plans-séquences fixes, dépouillés, qui donnent à voir un décor âpre et hostile, l'image, tournée en HD, travaille la matière des paysages : rocs, sable, ombres et lumière. Le choix du noir et blanc place le réel à distance et l'installe dans le passé. Les plans évoquent mais n'illustrent jamais. C'est un défi périlleux, tenu

avec rigueur. On voit des oiseaux voler juste avant que le narrateur énonce l'impossibilité d'une évasion, sans vivre, de ce territoire hostile. L'image devient ainsi réminiscence, souvenir lointain du prisonnier. On plonge dans la mémoire souffrante depuis une image au présent. L'horreur est inscrite dans chaque pierre, chaque grain de sable, sur la route.

Quelques éléments s'ajoutent en contrepoint à cette construction. Les témoignages de la femme d'un ancien prisonnier et celui d'un ancien garde de Oualata scandent le fil du récit. De même, les photographies des anciens détenus : ils rendent les visages aux victimes, les incarnent.

Le film se conclut sur l'image d'un homme, immobile, à contre jour. Le

narrateur dit sa libération et son retour à la vie. Il lui arrive de croiser dans la rue un ancien bourreau ou garde. Alors ils se saluent sans jamais évoquer le passé. "On fait comme si, d'ailleurs, tout cela n'avait jamais existé".

Un jour peut-être, ils pourront en parler. D'ici là, le sable, les pierres, le fort, les ânes et les chameaux témoignent pour eux.

Christine Seghezzi

ALL WE NEED IS

Calais : la dernière frontière - Un jour, mon prince viendra de Marc Isaacs

Fragment d'une œuvre

Les villes-frontières et les amours d'enfants ont ceci de commun qu'ils sont pleins d'improbables chassés-croisés. Dans la rue (*Calais*), une cour d'école ou sur la plage (*Un jour mon prince viendra*), dans un ascenseur (*Lift*), un train ou une gare (*Travellers*), Marc Isaacs filme des hommes, des femmes, des enfants qui se cherchent ou s'évitent, se croisent ou se suivent sans se voir. Dans les deux films les plus récents, *Calais* (2003) et *Un jour, mon prince viendra* (2005), derrière une infinie variété de visages et de destins se découvre un peu du cœur des hommes.

À Calais, des réfugiés espèrent chaque soir passer de l'autre côté de la Manche. Des Anglais y passent quelques heures seulement, le temps d'acheter de l'alcool à bas prix et d'exprimer, autour d'une bière et d'un cornet de frites, leur méfiance et leur peur des étrangers. Entre les deux, des Anglais fuient leur pays – et sans doute quelques vieilles blessures – et mènent d'infructueuses affaires dans cette "ville-frontière". Étrange Europe qui voit à ses frontières un repli sur soi aux soubassements racistes s'opposer aux rêves d'Eldorado.

À Siddick, dans une petite ville du nord de l'Angleterre, Laura-Anne aime Ben. Mais Ben est volage. Dans les bras de Boston, Laura-Anne court se consoler. Boston d'ailleurs en a trop (de petites amies). Lauren, elle, se moque bien de ce que disent les gens. À Siddick les garçons de 11 ans sont inconstants, les jeux de l'amours cruels et la vie difficile. Mais dans les chambres de petites filles, les contes de fées continuent à nourrir de doux rêves de princesses.

Aux hommes comme aux enfants, Marc Isaacs pose des questions simples et universelles sur les bonheurs présents, passés ou à venir. Les personnages qu'il croise lui confient leurs désirs de vies nouvelles et d'amours durables, le chagrin des êtres perdus et des exils éternels. Au fil des récits se découvrent les failles qui président au déroulement de chacune des histoires : derrière l'extravagance de Tulia (*Calais*), l'angoisse d'une enfant égarée dans un camp de réfugiés ; derrière le dur visage de l'Angleterre repliée sur ses privilèges, la joie d'aimer. Les personnages gagnent en densité, disent la force de leurs espoirs et évoquent simplement les êtres auxquels ils se sentent attachés.

À mesure que s'incarnent ces sentiments dans des êtres aux traits de plus en plus fins, les singularités se rejoignent pour exprimer des affects partagés : les désirs de celui-ci ne sont pas loin des rêves de celui-là et de l'un à l'autre, se devinent des aspirations semblables, une même façon d'être ébranlé par la crainte du déséquilibre. Ijaz (*Calais*), réfugié afghan qui a perdu sa famille dans le bombardement de Kaboul, promène sa silhouette sur les quais gris de Calais. Laura-Anne (*Un jour...*) étrenne ses amours sur les plages rosées de Siddick. Du gris au rose, les rives des mers les plus éloignées sont habitées des mêmes appels d'air, du vide ou de l'autre.

"*You know better than me, Sir*" (*Calais*). Les films de Marc Isaacs se distinguent par la présence, modeste mais constante, que le documentariste y assume. Lorsque le désespoir des personnages s'exprime, il répond doucement : "allons, vous n'en arriverez pas à de telles extrémités". Les interventions du documentariste semblent procéder tout naturellement d'une relation lentement établie avec ses personnages. La subjectivité du cinéaste ne cesse de modeler la matière humaine qu'il recueille. La densité des émotions est donc le fruit d'une confiance lentement gagnée, comme le révèle l'intimité des confidences recueillies dans *Un jour, mon prince viendra*. Ainsi de cette scène durant laquelle Boston, 11 ans, détaille avec une attention experte les charmes et les imperfections de son visage. L'intervention d'une narratrice (la voix de Laura-Anne dans la version anglaise, celle d'une jeune comédienne dans la version française) qui transforme ces amours d'enfants en un poème enchanté réinstalle une distance que le degré d'intimité obtenu avec les enfants avait abolie. Ce mode d'énonciation révèle aussi le ou les désirs, peut-être voisins, d'écouter et de raconter de belles histoires, de croire aux fins heureuses. "Celui-ci est joli, je l'aime bien" : dans *Calais*, le cinéaste conseille Ijaz le réfugié sur le bonnet qui lui sied le mieux. De *Lift* à *Un jour, mon prince viendra*, Marc Isaacs habille au plus près, au plus juste, d'un regard tendre et amusé, les êtres et les belles histoires.

Nathalie Montoya

ON A MARCHÉ SUR L'ATOME

Atomium in/out de Marie-Françoise Plissart Incertains regards

“L’humanité est entrée dans une ère nouvelle de son histoire. Plus que jamais la civilisation apparaît conditionnée par la Science. Des forces dont personne, il y a un quart de siècle, n’eût osé imaginer la puissance, ont été mises à la disposition des hommes ; mais deux chemins s’ouvrent devant nous : celui d’une rivalité entraînant une course aux armements toujours plus dangereuse, qui menace de déchaîner contre l’humanité les découvertes issues du génie de ses savants, et celui qui doit permettre, quelles que soient les divergences de conception sociales, politiques ou spirituelles, de s’engager dans la voie de la compréhension, seule capable de conduire à une paix véritable.”

Le film de la photographe Marie-Françoise Plissart s’ouvre sur une courte archive sonore extraite de ce discours d’inauguration prononcé par le jeune roi Baudoin Ier. L’Atomium

est la pièce maîtresse de l’exposition universelle de 1958, la première depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la première depuis celle organisée à New York en 1939, au moment même où les troupes allemandes envahissaient la Pologne. Quelques années après Hiroshima, les sphères d’une molécule cristalline de métal agrandie cent soixante-cinq milliards de fois accueillent à Bruxelles une présentation des applications pacifiques de l’énergie nucléaire...

Ce contexte n’est pas rappelé par Marie-Françoise Plissart qui choisit un tout autre point de vue. À l’occasion de la rénovation de l’Atomium qu’elle a suivie pendant plus d’un an, elle pousse à la limite la logique du dorénavant monument : il n’est pas une représentation scientifiquement fidèle – à l’époque, le plus petit morceau de matière défie les microscopes – mais un mélange mystérieux et indétricotable

de savoirs parcellaires, de contraintes architecturales et techniques, de lignes esthétiques, de récits saisissants de science-fiction, d’idéologie progressiste... Moins la vérité qu’un songe, moins le réel qu’un voyage. La cinéaste déréalise la molécule, la fragmente par son cadrage, brouille les repères d’échelle, compose une partition pour clarinette et tournevis...

Escalader la molécule devient une nouvelle odyssée. Un homme marche sur l’atome ; il voltige autour de liens invisibles d’énergie ; d’un coup de pied, il parvient à déchirer la matière insécable. Un puits de lumière fend la carapace du corps ; une soudure guérit les blessures métalliques ; la grue se mue en accélérateur de particules. Environnement lunaire, brouillard martien, poussière d’étoiles... Entre macrocosmos et microcosmos, *Atomium in/out* sonde les galaxies célestes, les recoins les plus obscurs du cerveau...

Sébastien Galceran



CHRONIQUE LUSSASSOISE

Green Bar, midi. Martine observait son petit rituel du matin : un café trop chaud, un croissant trop mou et la lumière ardéchoise plein le ciel.

Et puis, bien sûr, le *Hors Champ* du jour : un coup d’œil d’abord sur la grille du programme, et aussitôt la chronique.

C’est la fin. Elle avait compris que Jérôme ne reviendrait plus à Lussas. Il avait accompli son parcours, mis une distance pour de bon avec le cinéma de l’enfance. Désormais il n’aurait plus besoin de confronter à ce point son désir de cinéma à l’ogre documentaire, de se partager entre amour et désamour du cinéma du réel. *Exodus*, Preminger, le cinéma tant aimé, avait été interrogé avec une intensité sans pareil durant cette semaine mouvementée. Martine aimait à penser qu’il était libre, sans doute, enfin, libre de trouver sa voie, de s’affranchir des amours anciennes sans pour autant céder au tout venant d’une hypothétique modernité.

La navette s’était garée. Martine traversa la rue pour y engouffrer ses sacs remplis de

catalogues, dvd, documents professionnels et petites notes informelles.

Elle se serra contre sa voisine pour libérer la dernière place restante.

– Je regrette juste de pas pouvoir assister à la programmation des films de Marc Isaccs, commença la voisine d’un ton accord. On m’en a dit beaucoup de bien.

Martine n’étant pas en mesure de converser, elle se plongea ostensiblement dans la lecture de son petit carnet vert. Elle tomba sur la page du 12 juillet, l’interview JLG de *Libé* (encore un héritage de Jérôme, pensa-t-elle tendrement). Elle lut :

“Avec la petite caméra vidéo portable, chacun regarde tout en même temps avec les deux yeux, localise sa proie et l’avale. Le cinéma c’était un œil, un seul. Maintenant, il n’y a plus un seul œil qui fait sens, donc tout le monde peut filmer... Tout ce discours sur la caméra qui tue : c’est exactement le contraire. C’est son absence qui tue.”

Martine n’était pas une fanatique du vieux sage de Rolle mais elle appréciait la façon

dont sa tristesse consommée pouvait encore se marier avec une capacité d’alerter, de mettre en garde contre les illusions contemporaines.

Le moteur du minibus se mit en marche. Martine allait fermer la portière, quand au dernier moment un retardataire essoufflé se jeta sur la place restée vacante.

Ils échangèrent un regard gêné. Un sourire. Ils n’eurent pas envie, pas besoin d’échanger le moindre mot. Ils sentirent soudain, l’un contre l’autre ballotés par les cahots de la route, que la vie les emmenait ailleurs, l’un sans l’autre. Jérôme comprit que jamais plus Martine ne pourrait lire la chronique lussassoise de leurs questionnements cinématographiques et sentimentaux, que ce temps avait pris fin. Il vit les larmes lui monter aux yeux : il quittait Lussas, il quittait Martine, les attachements adolescents et les longues amours, tout s’évaporaient. Le travail du deuil allait commencer, il en sentit la douleur, et la joie infinie.

La liberté.

Gaël Léplinge

PROGRAMME

salle

10h00

14h30

21h00

01

AFRIQUE
Un Africain à Annecy
 (2006 - 52') de Malam Saguirou
Men of gold (2006-54') de Vincent Moloï
Coordination : Jean-Marie Barbe
En présence de Malam Saguirou

AFRIQUE
Kigali, des images contre un massacre
 (2006 - 94') de Jean-Christophe Klotz
Rwanda, les collines parlent (2005 - 50')
 de Bernard Bellefroid
Et si Latif avait raison !
 (2005 - 95') de Joseph Gaï Ramaka
En présence des réalisateurs

FRAGMENT D'UNE ŒUVRE
Un jour, mon prince viendra
 (2005 - 50')
Calais : la dernière frontière
 (2003 - 58')
 de Marc Isaacs
En présence du réalisateur

02

INCERTAINS REGARDS : OVNI
Filmeur 1/2 (2005 - 8') de Oona Bijasson
Atomium in/out
 (2006 - 24') de Marie-Françoise Plissart
Tahar l'étudiant (2005 - 52')
 de Cyril Mennegun
Sub (2006 - 45') de Julien Loustau
Coordination : Pierre Oscar Lévy et Hervé Nisic
En présence de Oona Bijasson, Marie-Françoise Plissart et Cyril Mennegun.

FRAGMENT D'UNE ŒUVRE
Lift (2001 - 25')
Travellers (2002 - 50')
Calais : la dernière frontière
 (2003 - 58')
 de Marc Isaacs
En présence du réalisateur

absence, aucune chose, aucunement, goutte, mie, non, pas, point, babiole, bagatelle, baliverne, bibelot, bibus, breloque, bricole, broquille, broutille, bêtise, chose, colifichet, désert, fichaise, fifrelin, foutaise, frivolité, fumée, misère, nul, néant, peu de chose, poussière, grand vide péhourticien, vétille, zéro, bernique, des clous, des nèfles, drôlement, rudement, très (par antiphr.), vachement, gnognotte, macache, nulle chose, oualou, peau de zébi, que dalle, nada, nothing...

03

10H15 OTAR IOSSELIANI
Brigands (chapitre VII)
 (1996 - 129') de Otar Iosseliani

14H45 FRAGMENT D'UNE ŒUVRE
Némadis, des années sans nouvelles
 (2000 - 52') de Pierre-Yves Vandeweerd,
 Benoît Mariage
Racines lointaines (2002 - 72')
Closed District (2004 - 55')
 de Pierre-Yves Vandeweerd
En présence de Pierre-Yves Vandeweerd

21H15 INCERTAINS REGARDS
MÉLANGE DES GENRES
Zebra (2005 - 20')
 de Amaury Brumauld
De larges détails- Sur les traces
 de Francis Alys (2006 - 56')
 de Julien Devaux
Barney Wilen, the Rest of your Life
 (2006 - 52') de Stéphane Sinde
En présence des réalisateurs

04

absence, aucune chose, aucunement, goutte, mie, non, pas, point, babiole, bagatelle, baliverne, bibelot, bibus, breloque, bricole, broquille, broutille, bêtise, chose, colifichet, désert, fichaise, fifrelin, foutaise, j'hallussassine, fumée, misère, nul, néant, peu de chose, poussière, vide, vétille, zéro, bernique, des clous, des nèfles, très (par antiphr.), vachement, gnognotte, macache, nulle chose, oualou, peau de zébi, que dalle, nada, nothing...

05

10H30 REDIFFUSION
Notre pain quotidien
 (2006 - 90') de Nikolaus Geyrhalter

absence, aucune chose, aucunement, goutte, mie, non, pas, point, babiole, bagatelle, baliverne, bibelot, bibus, breloque, bricole, broquille, broutille, bêtise, chose, colifichet, désert, fichaise, fifrelin, foutaise, j'hallussassine, fumée, misère, nul, néant, peu de chose, poussière, vide, vétille, zéro, bernique, des clous, des nèfles, très (par antiphr.), vachement, gnognotte, macache, nulle chose, oualou, peau de zébi, que dalle, nada, nothing...

PLEIN AIR

INFO PLUS

- Accueil public : offres et demandes de covoiturages, billets de train, etc. disponibles.
- La rédaction espère qu'il n'y aura pas de coquilles parce que pour l'erratum, c'est l'année prochaine !

HORS CHAMP

THOMAS GABISON, SÉBASTIEN GALCERAN, ANTOINE GARRAUD, GAËL LÉPINGLE, NATHALIE MONTOYA, ISABELLE PÉHOURTICQ, LAURENCE PINSARD, PHILIPPE ROUY, CHRISTINE SEGHEZZI. PHOTO DE LUDOVIC LAURENS - ANITA JANS, PIERRE CIZINSKY, CLOTHILDE MONTEIRO, FABRICE OSINSKY, CHRISTELLE LANCE ET NATHALIE POSTIC NOUS ONT FAIT TOUTE LA SEMAINE LE PLAISIR DE NOUS ACCOMPAGNER.

21H30 PLEIN AIR
FRAGMENT D'UNE ŒUVRE
Le Cercle des noyés (2006 - 75')
 de Pierre-Yves Vandeweerd
En présence du réalisateur

Hier nous avons subrepticement glissé une publicité pour de la bande dessinée. Aujourd'hui nous vous les conseillons franco : **Un Taxi nommé Nadir** et **L'homme qui s'évada** d'après l'œuvre d'Albert Londres (2 BD documentaires sur un taxi parisien et le bagne de cayenne) www.actes-sud.fr/bd